Marianne BON

Le raisin qui rend fou

Essai

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse http://www.alexandrie.org
Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur
Date de publication : 07-12-2004

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

Hier soir, il est rentré du boulot et il m’a dit : « Tiens voilà du raisin qui rend fou. C’est un gars du boulot qui en a chez lui et qui l’a ramené aujourd’hui » Il n’en savait pas plus mais ça nous a fait rire. Il était un peu suret mais pas désagréable à manger et j’ai fini la grappe.

Lui n’en a pas peut être pas mangé, mais ça nous a rendus fou tous les deux.

Ca a commencé par un rôti de veau. Nous faisions les courses et ce dimanche, c’était à son tour de préparer le repas. J’avais envie qu’il me fasse un bon petit plat comme il en avait l’habitude au début de notre relation. Un de ces petits plats confectionnés avec amour juste pour le plaisir de me rendre heureuse.

« J’ai envie d’un morceau de veau. Ca te va ? »

En fait, je n’en savais rien.

Je n’avais pas envie de savoir. J’avais juste envie que cela soit bon. Qu’il ait envie de me faire à manger un truc sympa ? Je lui ai répondu qu’il voyait comme il voulait. Ca n’a pas l’air de lui avoir plu.

Je vais voir du côté du poisson qu’il m’a dit.

« De la lotte ça va ? Ou un tourteau ? »

Un tourteau, on venait juste d’en manger, il y a une semaine quand nous étions descendus jusqu’à la côte pour déguster un plateau de fruits de mer qui nous faisait envie depuis longtemps. Il nous avait paru délicieux et j’avais peur d’être déçue par celui-ci. La lotte j’aime pas trop, je lui ai donc dis ce que j’en pensais.

C’est là qu’on a pété les plombs.

Il m’a dit que ce n’était pas sympa de ma part et que quoi qu’il me propose de toute façon rien ne me plairait. La magie des petits plats préparés avec amour venait de voler en éclat. J’avais la bouche pleine de larmes et lui les yeux pleins de reproches.

Ca c’est brisé d’un coup sec, de haut en bas. Un torrent d’amertume s’est écoulé de mon corps. Il débordait de mon être. La bouche hermétiquement close, incapable de quelles que réactions que ce soit, je ne pouvais qu’être

le témoin de ma souffrance qui se répandait parmi les boîtes de conserves. Nous étions devant les potages.

Il m'a dit que pour le reste on improviserait avec ce qu'il restait à la maison. J'ai péniblement articulé qu'il ne restait pas grand chose. Il a dit qu'il restait du cassoulet. Je lui ai répondu qu'il ne restait que du confit de canard. Nous sommes sortis du magasin avec juste le rôti de veau dans le caddie et une immense amertume entre nous. J'avais envie de pleurer. Il n'en menait pas large non plus. C'était la première fois que ça nous prenait ; on ne savait pas trop comment réagir. Lui coincé derrière le volant avec la mine défaite et moi ravalant mes sanglots.

Il a été déçu quand il s'est rendu compte que j'avais eu raison. Il n'y avait plus de cassoulet. J'ai fait une soupe avec des ailes de poulets, de légumes du jardin et quelques crevettes. Nous avons mangé en silence et depuis, il ne m'adresse plus la parole. Il est parti dans l'atelier pour trier ses vis et ses boulons.

Il aime trier ses vis et ses boulons. Ca fait plusieurs jours qu'il travaille là dessus. Il faut que tout soit parfait, que rien ne perturbe sa logique. Tendre la main et hop, comme pas magie, la bonne vis du premier coup. On ne bricole plus beaucoup depuis qu'on et installé ici mais les boulons et les vis mélangés, il ne supporte pas.

En fait ça n'avait pas vraiment commencé avec le rôti. Il faut rendre à César ce qui appartient à César. C'est à cause du gâteau au chocolat. Depuis quelques jours j'avais une envie folle de gâteau au chocolat. Un de ces gâteaux qui fondent sous la langue. Je lui avais demandé de m'en ramener un et je l'avais espéré pendant deux jours. Il n'y avait pas pensé, il n'avait pas eu le temps. Nous avions décidé d'en acheté un ce matin.

Ils étaient vraiment appétissants dans la vitrine du chocolatier. Je ne savais lequel choisir. Je n'avais pas envie de choisir. J'avais juste envie d'en manger un morceau sans me poser de questions. Il a insisté et j'ai choisi un genre de charlotte avec de la mousse dedans. Il avait l'air appétissant. Quand la vendeuse à annoncer le prix en nous le glissant avec délicatesse dans son immense boîte blanche, J'ai cru que j'allais défaillir sur place. Dix huit euros. Ca a créé un malaise. Dix huit euros pour m'en foutre plein la

panse. Dix huit euros pour une gourmandise. Le prix m'est resté coincé dans la gorge. J'avais envie de le dégueuler. Je ne voyais pas comment m'en sortir. C'est moi qui en avais eu envie, c'est moi qui l'avais choisi. C'est lui qui l'a payé. Moi j'avais honte. J'avais honte de moi. Comment avais-je pu dépenser une telle somme pour un gâteau quand quelques instants plus tôt j'avais nié un SDF qui faisait la manche ?

C'est le genre de cas de conscience qui me bousille la vie.

Et mon chouchou, de cela, il n'est pas responsable. C'était juste lui qui était là à ça moment là. Je ne pouvais pas le planter là, faire trois fois le tour du marché en criant à l'ignominie et revenir tranquillement lui faire un bisou sur la joue en le remerciant de m'avoir offert l'objet de mon désir. C'est donc lui qui a dégusté et du gâteau au chocolat, il y en a pour la semaine.

J'avais donc les boules en quittant la boutique avec le gâteau dans les mains. Je n'étais pas d'humeur à aller engraisser la caisse du Leclerc. Je n'avais pas envie de faire partie de ce monde. C'était dur de faire semblant. De regarder les gens, droit dans les yeux, et de se dire, eux aussi ils savent, comment font-ils ? Comment font-ils pour être heureux, pour s'envelopper de douces illusions, pour vivre dans cette société de mensonges et d'inégalités ? Moi je n'ai jamais su. Parfois j'arrive à dépasser. J'arrive à me contrôler, à penser à autre chose. Je suppose qu'ils font comme moi mais avec plus d'habilité, avec plus ou moins de lassitude ou d'indifférence.

Et chouchou dans tout ce foutoir qui me demande si un rôti de veau ça va.

Qu'est ce que je pouvais lui répondre ? Il n'avait pas besoin de me demander ce que je désirais manger quand au début de notre rencontre, il me préparait des petits plats. Alors pourquoi aujourd'hui, fallait-il que je le lui donne mon avis.

Mon cerveau en était à : « comment en est-on arrivé là ? » Et lui, il voulait un sourire.

Les mots qui se pressaient dans ma bouche n'étaient pas ceux qu'il désirait

entendre. J’en ai ravalé une partie et le : « fait comme tu le sens » ne lui a plus. Moi, je sentais l’émotion me tordre les boyaux, l’acidité de cette vie me remontait dans la gorge. J’étouffais de dépits et de rage. Lui se dirigeait vers la poissonnerie.

Il y en a qui disent que l’on choisit sa vie. C’est sans doute exact selon les circonstances et les capacités que l’on a à s’adapter mais le cerveau, lui, vous est imposé. Et dans le mien, il y a comme qui dirait un « hic » Un accent circonflexe qui complique tout, une araignée qui sans répit tisse sa toile dans le plafond de mes élucubrations, un zeste de conscience qui me rend la vie impossible.

J’ai bien essayé de m’en débarrasser, de délayer son amertume avec un peu de miel mais il ne s’agissait pas de citron. J’ai essayé l’alcool pour essayer de noyer l’araignée mais la salope, elle en redemandait.

La lotte et le tourteau n’avaient aucune chance de s’insinuer dans la tourmente de mon esprit. Le courrant était trop fort.

Il aurait pu, rien qu’en regardant, ma tête se douter que je n’étais pas apte à choisir lequel des deux me ferait le plus plaisir mais après le coup du veau, il ne devait pas en avoir très envie. Comme quoi, parfois, un seul regard peut changer tout le cours d’une vie.

Ce n’est pas habituel, pour lui de sauter une case. Depuis plus de dix ans que je le connais, je ne l’ai jamais vu s’énerver aussi vite. Ca lui arrive seulement quand il ne trouve pas la bonne vis et dans ce cas si, il n’avait aucune chance. Il sait bien d’habitude que quand je pète un boulon, il vaut mieux ne pas en remettre une couche. Quand ça fuit, ça fuit. Rien ne peut arrêter le déferlement de la tempête si ce n’est que beaucoup de patience et un peu de tendresse. C’est pour cette raison que je l’ai choisi. Il est le seul à avoir assez de patience pour me supporter quand je ne supporte plus rien. C’est mon caocht, mon supporter le plus fervent quand comme Don Quichotte, je me lance à l’attaque des moulins à vent, c’est mon Sancho Pancha.

Cette scène ne nous ressemblait pas. Et ça ne m’a pas aidée. Difficile de reprendre le texte quand on ne suit plus le scénario. Scène burlesque entre boîtes de conserve. Un vrai potage. Un couple se déchire dans le palais de la consommation. Je vois d’ici les gros titres. Mais nous ont-ils seulement vu ? Le nez plongé sur leur liste ou dans le caddie. Leurs yeux défiant les prix toutes concurrences, les promos, les offres exceptionnelles. Un vrai challenge que d’en sortir s’en s’être fait piéger par le pêché de gourmandise. En tout cas, moi je ne les voyais pas. Je ne voyais que lui, pendant un furtif moment, avant que mes yeux ne s’embuent de larmes, me demandant comment sur ce coup là nous allions réussir à nous en sortir ; Fallait que je ne sois vraiment pas en forme pour toucher le fond aussi vite. Il n’avait pas fallut plus de cinq minutes. Vingt mètres tout au plus ; De la viande au poisson. Je n’avais pas pris assez d’élan.

Le matin, il m’avait proposé d’aller seul faire les courses. Par solidarité, je l’avais accompagné mais aussi parce que je voulais passer à la poste pour ouvrir un compte. J’aurais pu simplement profiter de la voiture juste pour aller au village et rentrer à pied. Le temps était maussade, il faisait gris et froid et j’ai horreur de remplir des formalités. J’ai l’impression d’avoir passé toute ma vie à devoir remplir des formalités, juste pour avoir le droit de subsister. Banque, mutualité, allocation familiale, allocation de chômage, allocation de bourse d’étude, carte de réduction famille nombreuse, syndicat, dispenses diverses et variées, contribution, assurances, cessation d’emploi, feuilles d’embauche, onem, forem, organismes sociaux, inscriptions, résiliation, déclaration, acte notarié, de justice et d’injustice. Pendant plus de trente ans, je n’ai réussi à survivre au monde de la finance que grâce aux formalités accomplies, remplies, signées, certifiées conformes et légitimes. Tous cela pour en arriver à perdre pied entre la viande et le poisson.

Mais d’habitude, il est là pour me rattraper. Et c ‘était cela le plus effrayant. Lui toujours si disponible n’était plus là pour moi. Je le savais fatigué, mais pas aussi loin de moi. Depuis qu’il a changé de service, son boulot lui prend la tête. Il a beau me dire que ça va, qu’il arrive à gérer, il n’y part plus avec le même entrain, il n’en revient plus aussi heureux. Il n’avait pas mérité ça. Trente ans de bons et loyaux services pour en arriver là à se prendre la tête pour un tourteau qui n’en valait certainement pas la peine.

Nous étions tellement heureux quand nous nous sommes installés ici ; Nous avions trouvé la maison de nos rêves dans un environnement exceptionnel. Nous allions enfin vivre ensemble. Nous espérions pouvoir y vivre intensément heureux, intensément ensemble mais la vie nous a vite rattrapés. Pourtant, après dix ans d’espoir et de désespoir nous y avions cru.

Marianne BON

Une mouvance d'expressions, de réalisations et d'espoir aux couleurs du temps passé, présent et devenir. Dix années d'écriture, poèmes, nouvelles, romans et coups de gueule sur l'actualité et le non respect des droits de l'homme dans le monde.

Le raisin qui rend fou

« Par une journée maussade de septembre, entre la viande et le poison, les réalités de notre monde me sont devenues insupportables. Prise dans le déferlement de toutes les absurdités et inégalités qui ont empoisonné ma vie pendant quarante ans, j'ai recherché par l'écriture un droit à la parole de mes opinions. »